

Saint-Jacques de Compostelle. Le patrimoine religieux, du contexte au prétexte

Jean René Bertrand

▶ **To cite this version:**

Jean René Bertrand. Saint-Jacques de Compostelle. Le patrimoine religieux, du contexte au prétexte. Teoros. Revue de recherche en tourisme, 2005, 24 (2), pp.26-38. halshs-00009827

HAL Id: halshs-00009827
https://shs.hal.science/halshs-00009827

Submitted on 30 Mar 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SAINT JACQUES DE COMPOSTELLE
Le patrimoine religieux, du contexte au prétexte

Jean René BERTRAND, Université du Maine, UMR ESO

La buena estrella de Compostela brilla ahora por tres motivos simbolicos : ciudad santa de la Cristianidad, sanctuario del Patron de Espaňa y « sante santorum » del nacionalismo gallego [...]. Estas tres voluntades y otras paralelas convocan el 25 de Julio de cada aňo a miles de personas en Santiago. (Rivas, 1979)

Que connaît-on de Saint-Jacques de Compostelle (Santiago) ? le chemin, la tombe de l'Apôtre, les façades de la cathédrale-basilique… Le haut-lieu estompe le reste ou le domine comme sur la grande place de l'Obradoiro, où la cathédrale fait face au palais abritant la mairie et le gouvernement de Galice, protège au Sud la présidence de l'université, au Nord l'hôpital des Rois catholiques destiné jadis aux pèlerins. Tous les pouvoirs sont dans les granites des édifices initialement religieux.
L'omniprésence du religieux dans la ville se manifeste sur plusieurs plans qui se recoupent. C'est d'abord l'importance matérielle, le décor des constructions de toutes les époques, la présence des services d'Eglise en tous lieux, mais surtout dans le cœur historique. C'est ensuite le spirituel et le culturel qui attirent de plus en plus les pèlerins, mais davantage encore les touristes. C'est enfin le politique qui utilise la ville, « synthèse de la Galice » (Otero Pedrayo,1951), comme capitale, et use du religieux pour la promotion de la ville et de la région.

1- Santiago (re)naissance d'une capitale

L'image du bonsaï appliquée à la Galice peut être transposée à Santiago, ville historique, dont l'essor et l'expansion territoriale ne prennent de l'ampleur qu'à la fin du XXe siècle.

Une croissance tardive

Sans refaire l'histoire de la ville, il faut souligner quelques étapes qui ont contribué à son paysage actuel. D'abord la stagnation tout au long du XIXe siècle : elle consolide le noyau historique des 12 quartiers (paroisses) et des faubourgs extra muros. Avec 30 000 habitants en 1840, pour le municipe, et 26 000 en 1900 pour la ville, Santiago a échappé à la modeste industrialisation de la Galice qui se produit ailleurs, à La Corogne ou à Vigo. Dans le premier XXe siècle, la progression ne tient qu'au renforcement du centre universitaire et à l'affirmation des foires agricoles (32 000 habitants en 1930). C'est après la Guerre civile que le développement urbain se manifeste avec l'essor de l'université, la construction de l'Hôpital général de Galice et l'implantation du Marché national du bétail au Nord de la ville. Ce sont donc les fonctions traditionnelles qui se trouvent exaltées pour atteindre 60 000 habitants en 1970. La croissance se trouve canalisée vers l'Ensanche[i]. Enfin, l'autonomie de la Galice et le choix rapide (1980) de Santiago comme capitale de la région se traduisent par l'implantation de toutes les administrations du nouveau pouvoir (environ 2 000 fonctionnaires), réutilisant des espaces militaires et programmant l'édification de nouveaux quartiers résidentiels pour atteindre maintenant plus de 100 000 habitants dans l'agglomération et les quartiers péri urbains (Lois et Somoza, 2003).

Dans ces conditions de croissance, la structure de la ville est très simple avec cinq ensembles distincts qui correspondent aux phases d'édification des quartiers. Au centre, le cœur historique qui constitue l'essentiel de la ville jusqu'en 1930. C'est l'espace intra muros avec quelques faubourgs le long des principaux axes et les emprises des couvents extérieurs. Au Sud Ouest se développent le parc urbain de la Alameda et les extensions de la cité universitaire, occupées entre 1930 et 1960. Autour du centre, les quartiers résidentiels plus ou moins planifiés des années 1960 et 1970 constituent presque un anneau dont le secteur méridional, le plus dense forme l'Ensanche. Si les constructions de la promotion publique ponctuent cet ensemble (casas baratas de Belvis), elles dominent le quartier programmé dans les années 1970 au Nord de la ville avec les immeubles de Vite et Vista Alegre. Enfin, le complexe résidentiel de Fontiñas à l'Est, érigé dans les années 1980, complète le dispositif (Aldrey, 1999). Au delà, les extensions urbaines forment une auréole discontinue, bloquée à l'Est par les espaces verts, l'autoroute, la rocade et le Monte de Gozo (Carte 1 : La division socio residentielle de Santiago).

Cette croissance s'est déroulée heureusement sous la protection de l'Apôtre. De façon plus ou moins explicite et réglementaire, le volume des édifices ne peut occulter la puissance des flèches de la cathédrale[ii]. En conséquence dans le centre historique, les constructions ne dépassent pas les trois étages et n'émergent que les clochers des églises et couvents. Dans la réalisation de l'Ensanche, les immeubles se trouvent limités en hauteur à six étages sur les pentes des versants vers la vallée du Sar. Dans les deux cas, rien ne peut masquer au pèlerin ou aux autres la silhouette de la basilique qu'il faut découvrir au bout du chemin. Ces obligations d'urbanisme adaptées à la topographie de la cité ont permis de limiter les constructions d'emprise intempestive ou de les rejeter en périphérie comme pour les nouveaux hôtels.

Finalement, le caractère tardif de l'expansion urbaine ne présente que des avantages. D'une part parce que les choix anciens d'aménagement ont pu être respectés en l'absence de pression foncière manifeste : le parc de la Alameda au Sud du centre historique fut conservé, la trame arborée de mimosées de la cité universitaire méridionale ne fut pas altérée. D'autre part, l'expansion récente a été réalisée dans le contexte d'une capitale de région autonome, d'une vitrine de la Galice. En conséquence les aménagements urbains, aussi bien pour les quartiers des services et administrations que pour les ensembles résidentiels destinés à leurs employés, ont été effectués dans un souci permanent de planification d'ensemble, de qualité architecturale, de maintien d'espaces verts ou de récréation. Le respect, dans ses grandes lignes, du Plan général d'aménagement urbain de Santiago (P.G.O.U. de 1989, après celui de 1965), a permis de circonscrire les secteurs d'urbanisation, de préserver des espaces naturels ou agricoles dans une période où la résistance des propriétaires, agricoles le plus souvent, venait à s'effriter. Ainsi, même avec les emprises des rocades ou de l'autoroute, Santiago peut s'enorgueillir d'un cadre urbain où les espaces verts sont importants : dans les périphéries de la ville avec de larges réserves, dans les espaces péri centraux avec les dépendances des grands monastères (Santo Domingo par exemple). De plus, les constructions de prestige de la capitale, signées des meilleurs architectes européens, se trouvent valorisées par des espaces verts reconstitués autour, comme pour l'Auditorium de Galice.

Ainsi, seuls les quartiers relativement anciens, le centre historique (casco urbano) et aussi l'Ensanche, constituent des espaces entièrement dévolus au minéral, au granite surtout.

Le cœur comme patrimoine

Si la croissance urbaine se manifeste dans les périphéries, si les nouveaux équipements, touristiques ou autres, se développent hors de la cité, l'image de la capitale de la Galice et la promotion urbaine se construisent à partir du casco urbano, lieu de tous les pouvoirs.

L'image diffusée de Santiago se limite à la ville d'avant 1900, jugée médiévale ou baroque, avec ses édifices imposants et ses rues étroites. C'est bien évidemment le centre historique et les couvents autour qui ont permis de classer la ville au Patrimoine mondial de l'Humanité en 1985, comme d'autres villes espagnoles (Tolède). Santiago offre en effet un ensemble monumental exceptionnel et dense autour de l'immense enveloppe baroque du sanctuaire roman abritant le tombeau de l'Apôtre. Les sept autres églises et couvents médiévaux n'ont été épargnés des reprises baroques qu'en fonction de leur éloignement (Santa Maria de Sar ou San Pedro de Afora, hors les murs) de la basilique. La Renaissance ajoute trois monastères, l'Hôpital royal et le palais-collège de Fonseca. Au XVIIe et XVIIIe siècles, ce sont les palais civils ou religieux qui s'édifient le long des rues nouvelles menant vers la cathédrale. Enfin, la période néoclassique complète l'ensemble monumental avec les vastes édifices de l'Université et surtout du Pazo de Rajoy, initialement séminaire des confesseurs. (Carte 2 : principaux monuments du centre).

C'est ce capital remarquable et reconnu qu'il convient de mettre en valeur pour la promotion touristique comme pour la représentation internationale de la capitale de la région autonome de Galice. Dans le cadre du Plan général d'aménagement, la conservation et la réhabilitation du patrimoine du centre historique sont largement prises en compte. Un Plan spécial de Protection et Réhabilitation du Casco Historico de Santiago est mis en œuvre à partir de 1987. C'est un des axes incontournables de la politique de promotion de la ville par la mairie et par le gouvernement autonome. Il s'assortit rapidement d'un Plan de récupération des espaces dégradés. L'objectif patrimonial est évident (Formigo, 1996). L'initiative n'est pas nouvelle et ne fait que prolonger toutes les actions de classement et de protection des centres historiques des villes d'Espagne introduites par les lois depuis 1940.

La nouveauté tient à la durée du plan qui s'étale sur douze ans et à la création d'un instrument, d'une agence pour le mettre en œuvre : le Consorcio de Santiago, qui poursuit son action. Il s'agit d'un organisme public dont l'activité est financée à 60% par l'Etat espagnol, 35% par la Xunta et 5% par la municipalité. Sa mission est d'abord de préserver le cadre bâti, ensuite de maintenir l'activité et le peuplement de la partie historique essentiellement par des interventions sur le patrimoine construit : réhabilitation, restauration, mise aux normes… En pratique, l'action s'exerce sur les 2 800 édifices du casco historico, c'est à dire près de 7 000 logements et environ 2 000 locaux commerciaux ou de service. Dans le cadre du plan les interventions privilégient les deux tiers des édifices présentant un minimum d'intérêt historique. Et en fait, en dehors des monuments ou constructions remarquables, le Consorcio participe au financement de la réhabilitation intérieure des logements à partir de 1994, ainsi que des locaux commerciaux après 1997 (Gotlieb, 1998). Le rythme des actions est donné par les demandes : environ 150 logements se trouvent réhabilités chaque année. Il dépend aussi des priorités : en 2003 et 2004, ce sont les façades des bâtiments religieux qui se trouvent privilégiées (églises des Orphelins, de l'Ordre tertiaire, de San Benito). Avec la remise en état des pavages de granite de rues désormais réservées aux piétons[iii], la rénovation de nombreux locaux commerciaux, les actions menées ne manquent pas de visibilité. Elles ont également participé à la revitalisation des activités commerciales en

association avec l'augmentation de la fréquentation touristique. Deux associations canalisent les initiatives : celle des entreprises hôtelières de Santiago pour les bars et restaurants du centre, et l'association « Compostela monumental » pour les autres commerces. La spécialisation des rues se trouve quelque peu renforcée avec à l'Ouest (rua do Franco) la restauration pour les touristes et les bars à vin pour les universitaires, à l'Est les commerces et services traditionnels pour la population mais aussi pour les étudiants (Dalisson,1998).
S'il est prématuré de juger des effets sur le peuplement, marqué à la fois par le vieillissement et le déclin depuis 1970 et la part élevée des résidents étudiants, en matière de revitalisation, l'animation du centre historique ne se dément pas grâce aux jeunes étudiants, aux touristes et aux pèlerins.

2- Les cadres religieux de Santiago

Comme haut-lieu de la Chrétienté, Santiago abrite une dense collection de constructions religieuses autour de la cathédrale et du siège de l'archevêché. A l'ombre des flèches se sont agrégés les monastères et couvents de tous les ordres constituant un ensemble architectural remarquable. S'ajoutent les symboles de la production des territoires de la pastorale avec le réseau des églises paroissiales et les lieux de formation des clercs, puis des autres, avec les bâtiments de l'Université. Le tout ramassé dans la petite ellipse (moins de 50 ha) du casco urbano.

L'Eglise compostellane

La puissance de l'Eglise compostellane ne se lit pas seulement dans la densité des édifices religieux historiques (21 ha). Elle se manifeste aussi par les fonctions de pouvoir attachées au siège de l'archevêché, aux services qui permettent son fonctionnement, et plus encore aux clercs, frères et sœurs de tous ordres qui se sont installés autour de la cathédrale.
L'église particulière de Santiago s'étend sur l'ensemble de l'ancienne province de même nom d'avant 1833, dans la partie la plus peuplée de la Galice, de La Corogne à Pontevedra.. Ce sont donc un millier de paroisses (1069) pour plus d'un million et demi d'habitants. Les services de l'archevêché ont ainsi à prendre soin de plus de 700 prêtres en paroisses. L'effectif, comme partout, a considérablement diminué par rapport aux années 1970, quand 1 200 prêtres pouvaient être mis au service des populations paroissiales. Mais le vieillissement en cours du corps sacerdotal reste limité par rapport à d'autres pays : les deux tiers des prêtres ont entre 55 et 70 ans.
Parmi tous les services de l'église diocésaine implantés entre la cathédrale et San Martin Pinario, le grand séminaire tient une place essentielle. Si l'université pontificale de Santiago à la fin du XIXe siècle a laissé place à un Institut théologique Compostellan en 1981, la fonction reste la même dans les locaux rénovés du monastère de San Martin : former des prêtres. Après la crise des années 1970 où l'enseignement ne concernait plus que 20 personnes par an, depuis 1985 le grand séminaire compte 50 à 60 jeunes hommes en fin de formation chaque année. Toutefois, en pratique, l'archevêque de Santiago ordonne cinq ou six prêtres par an. A coté du grand et du petit séminaire, l'université compostellane (catholique) a conservé les deux collèges des Maristes et des Jésuites et créé une Ecole universitaire de Travail social dans les années 1960 au Sud de l'Ensanche. S'ajoutent les divers établissements secondaires toujours tenus par des congrégations enseignantes (jésuites, salésiens…) : trois lycées et quatre collèges

implantés essentiellement en périphérie du centre historique. Classiquement, les congrégations religieuses (Compagnie de Marie surtout) offrent aussi les formes d'accueil et de scolarisation pour les tout petits : garderies, écoles maternelles.
Il n'est pas étonnant dans ce haut lieu de la chrétienté de rencontrer autant de couvents, monastères et autres établissements religieux. Les écoles tenues par les frères ou les sœurs ne sont qu'une petite dimension de la place des religieux dans la ville et dans la société locale. On ne recense pas moins de onze édifices pour les ordres masculins et quarante pour les religieuses, cloîtrées ou non. Cette importance des ordres et congrégations est associée aux fonctions directement liées au culte ou à l'organisation de l'Eglise. Mais elle relève aussi de la place maintenue par les congrégations catholiques dans des registres incomplètement sécularisés. Ainsi, dans le domaine sanitaire en général et à l'hôpital provincial en particulier, les sœurs ont conservé une large place avec les filles de la Charité, les Mercédaires de la Charité ou les sœurs de la Sainte Famille de Bordeaux. De même, les petites Sœurs des Anciens ou de la Compagnie de Marie tiennent plusieurs établissements et maisons de retraites pour personnes en difficulté ou désemparées. Enfin, l'attention et l'accueil des handicapés passent encore par les foyers des Servantes de Marie.
L'action de l'Eglise ne se limite pas à cet ensemble de fonctions, finalement traditionnelles. Comme dans d'autres pays, les congrégations ou les groupes d'action caritative travaillent aussi à une meilleure insertion des jeunes plus ou moins en difficulté (hébergement d'urgence chez les Franciscains par exemple) ou plus simplement à l'accueil ou au logement des jeunes dans des structures leur permettant de poursuivre leur études. Cette fonction sociale d'hébergement et plus encore d'accompagnement se traduit par un certain nombre de lieux ouverts aux jeunes en dehors du système universitaire. A Santiago, quatre congrégations féminines assurent le logement et un cadre de vie sécurisant : les Filles de Marie Immaculée dans le centre historique, les Oblates du Très Saint Rédempteur, celles du Sacré Cœur ou les Servantes de Saint Joseph à la périphérie du noyau central avec des foyers et résidences pour les jeunes scolarisées dans le secondaire.

La cathédrale et les paroisses

L'organisation pastorale de la ville se Santiago présente des déséquilibres évidents et irréductibles. En effet, si le but du pèlerinage fait montre d'une animation permanente, il n'en est pas de même pour les autres lieux de culte. Il se passe toujours quelque chose dans la cathédrale : les flots de touristes, pèlerins, défilent pour saluer l'Apôtre, visiter ses reliques ou embrasser sa statue. Il y est possible de se confesser en toute langue, de suivre au moins un office par jour, et la messe des pèlerins remplit les travées de la basilique. Le service divin est continu, plus ou moins spectaculaire selon les heures et les demandes des groupes de fidèles. Il attire les personnes de passage, mais aussi les pratiquants de la ville particulièrement pour les messes quotidiennes du matin.
Dans le centre historique ou ses abords immédiats, la collection de lieux de culte est impressionnante avec les églises paroissiales et les diverses chapelles rattachées. L'offre de lieux de culte excède la demande, dans la mesure où le noyau central a connu une forte dépopulation depuis le milieu du XXe siècle et qu'il ne paraît pas utile de maintenir des offices pour des pratiquants aussi rares qu'ailleurs et très âgés. Le casco urbano est passé de moins de 10 000 habitants dans les années 1960 à moins de 5 000 actuellement (Aldrey, 1999). Le dispositif de dix paroisses pour le centre historique augmenté de la paroisse de Santa Maria de Sar au Sud dépassait largement la norme de l'évêché d'un prêtre pour environ deux mille habitants. Deux regroupements de

paroisses urbaines ont donc été réalisés dans les années 1980 : les paroisses du cœur (rua Nova : San Fiz et Santa Maria Salomé) sont confiées au titulaire de San Andres et les bâtiments n'ouvrent plus que pour les touristes. De même deux paroisses de la Porte du Camino sont sous la même gouverne (San Benito et Santa Maria del Camino) ainsi que les chapelles de leur territoire. Enfin, une paroisse personnelle est maintenue pour l'église des sœurs de l'orphelinat (Santa Maria a Antigua) : elle sera rattachée à la paroisse voisine lors de la retraite du curé. Les regroupements opérés dans le centre historique ne résolvent pas tous les problèmes de nomadisme des paroissiens. Ne serait-ce que pour l'immense paroisse de Santa Maria del Sar, les distances entre les lieux peuplés et l'église, les voies rapides à traverser et autres difficultés d'accès, font que les derniers fidèles préfèrent se rendre à la cathédrale, ou ailleurs selon leur sensibilité, plutôt que de gagner leur paroisse de rattachement ecclésiastique.
Même si la concentration d'édifices religieux permettant le culte est d'une densité exceptionnelle au cœur de Santiago, l'archevêque a tenu à doter les nouveaux quartiers du siège métropolitain des mêmes services paroissiaux qu'il implantait dans les périphéries de grands ensembles de la Corogne (Mercator, 1997). Ainsi, en plus des églises paroissiales rejointes par le front d'urbanisation comme Santa Maria de Conxo au Sud, l'Eglise produit de nouveaux territoires en suivant les grands aménagements urbains. A l'époque de l'Ensanche (1940-1980), c'est la paroisse de San Andres qui est créée pour répondre aux besoins. Dans les années 1980 d'urbanisation rapide pour loger les employés des administrations de la Xunta[iv], sont érigées les nouvelles paroisses de Notre Dame de Fatima sur le quartier de Castiñeiriño au Sud et pour le quartier péri urbain semi fermé des cadres de Os Tilos, la paroisse de Saint François d'Assise. Dans les années 1990, la livraison des immeubles de Fontiñas à l'Est débouche sur les institutions paroissiales de Saint Antoine de Padoue (Guia, 1998).
Regroupements au centre, morcellement des vieux territoires paroissiaux en périphérie, l'Eglise compostellane tente ainsi de suivre les évolutions démographiques et sociales de la ville, moins pour remplir les nefs le dimanche que pour tisser au jour le jour du lien social à travers les services paroissiaux, la catéchèse, les sacrements.

L'université

La tradition universitaire de Santiago est intimement liée à l'Eglise, dès les origines avec la bulle papale de 1504, ensuite avec les grandes familles d'ecclésiastiques qui assument les fondations des principaux collèges (Fonseca). Avec la fonction religieuse, l'université organise et anime la vie de la ville après la perte du rôle de capitale provinciale en 1833. Le développement des facultés reste modeste tout au long du XIXe siècle, avec environ 1200 étudiants vers 1840, et 450 autres dans le grand séminaire (Madoz, 1847), et pas beaucoup plus vers 1900, lorsque l'on édifie les ensembles monumentaux néoclassiques de l'Université (Droit, Lettres, Philosophie) et de la faculté de Médecine (terminée en 1928) dans le cœur de la ville.
Jusqu'à la Guerre civile, la croissance est réduite (2000 étudiants en 1932) mais continue et justifie l'aménagement, sur le modèle madrilène de 1910, d'un vaste domaine au Sud de la ville : la cité universitaire qui deviendra le Campus Sud. Il ne sera vraiment occupé qu'après les années 1960 avec l'expansion de la scolarisation et l'ouverture de nouvelles facultés. La fonction universitaire devient omniprésente dans les années 1970 avec l'inflation des effectifs et une demande en logement qui permet de terminer l'Ensanche. Le gonflement des inscrits avec la diversification des cursus d'études supérieures est fulgurant : 9 000 étudiants en 1970, 25 000 en 1985 et 28 000

en 1991, ce qui correspond au maximum avant une diminution régulière consécutive à la prolifération des établissements universitaires dans les autres villes de Galice.
Pendant l'année universitaire, il semble que plus de 22 000 étudiants résident dans la ville, au moins du lundi au vendredi, ce qui n'est pas sans susciter de multiples activités commerciales et de service pour cette population, de la papeterie à la discothèque en passant par toutes les formes de bars et restaurants. Les enquêtes montrent que la moitié des étudiants résident dans le centre historique et dans l'Ensanche, le plus souvent dans des petits appartements en location, dans leur famille et, pour un étudiant sur dix, dans un hôtel ou une pension (Lois, 1994).
Une telle expansion universitaire se traduit par de nouveaux programmes de construction, l'aménagement d'un campus Nord et la redistribution des services des facultés dans la ville. Toutefois, l'université de Santiago a tenu à maintenir sinon renforcer sa présence dans le centre historique installant la Présidence et ses bureaux au pied de la cathédrale dans le Collège Saint Jérôme, transformant le collège de Fonseca en Bibliothèque générale. Par ailleurs, une partie des administrations, des vices présidences trouvent à se loger dans des pazos[v] et maisons bourgeoises du casco urbano, après leur rénovation et modernisation (Lois, 1999).
D'autres bâtiments d'origine religieuse directe sont mobilisés pour abriter différents services de l'université. Ainsi, en continuité avec les constructions de l'Université, après ré affectation de l'église de la Compagnie de Jésus en centre d'expositions, les dépendances de l'ordre ont été converties en bureaux et salles d'enseignement dans l'édifice de Mazarelos, d'abord pour les Sciences de l'éducation, puis pour d'autres disciplines littéraires. De même, l'hôpital du couvent de San Roque a été remis en état pour accueillir diverses manifestations et un Institut « Padre Sarmiento » du Conseil Supérieur de la Recherche Scientifique auparavant installé dans le collège Saint Jérôme.
Ainsi, après une phase d'expansion vers les périphéries Sud-Ouest et Nord (Facultés, résidences universitaires, services), l'université de Santiago réinvestit le noyau historique, participant à la localisation concentrée des pouvoirs auprès de la façade de la cathédrale. Dans ce mouvement de consolidation de la présence de l'Université en centre ville, les opérations de rénovation et réhabilitation ont joué un rôle non négligeable avec une offre d'immeubles de qualité pouvant plus facilement être acquis par des administrations que par des particuliers. (Carte 3 : usages des bâtiments du centre)

Ainsi, les deux piliers de la vie de Santiago de 1833 à 1980 continuent d'occuper ou rejoignent le cœur de la ville pour y implanter les activités de prestige et de pouvoir. Dans ce retour au centre, les échanges de bâtiments jouent au profit de l'institution universitaire.

3- L'afflux des pèlerins et des touristes

Dans la seconde moitié du XXe siècle, les catholiques des rassemblements reprennent le chemin de Saint Jacques : signe de renaissance de la forme pèlerine de la religiosité. Ils sont accompagnés par des foules de personnes, aux motifs distincts, mais qui participent d'un tourisme aussi religieux que culturel. L'Eglise et les autres institutions se trouvent mobilisées au moins pour accompagner le mouvement.

Le renouveau du pèlerinage

Si la vision des foules médiévales de toute l'Europe se pressant autour de la sépulture de saint Jacques le Majeur a certainement était déformée et exagérée, la reprise des mouvements dans la seconde moitié du XXe siècle est indubitable. Elle est relatée par tous les auteurs, statistiquement démontrée dans les années 1980, et participe d'un mouvement très général de progression des pieux cheminements (Bertrand, 1999).
L'indicateur le plus significatif est la délivrance de la Compostela, qui atteste d'un véritable pèlerinage, soit 100 kilomètres à pied, soit le double à cheval ou à bicyclette. Nous disposons de séries continues depuis le début des années 1970 qui permettent de suivre l'évolution de la pérégrination. Au long de la décennie 1970, les attestations varient entre quelques dizaines et quelques centaines. Dans les années 1980, elles progressent fortement et régulièrement pour atteindre quelques milliers. Après 1990, c'est par dizaines de milliers que se font recenser les Coquillards. La tendance est claire et la progression régulière avec les seules exaltations des flux correspondant aux années saintes : 1971, 1982, 1993, 1999. Ces années qui correspondent à la célébration de la Saint Jacques un dimanche, le 25 juillet, attirent de plus en plus de pèlerins pour les indulgences plénières longtemps associées à cette conjonction (jusqu'à leur suppression par Paul VI), mais aussi pour les manifestations religieuses annexes. Ainsi, plus de 150 000 Compostelas ont été distribuées en 1999. La tenue des Journées Mondiales de la Jeunesse de 1989, qui auraient attiré plus de 500 000 personnes, ne s'est pas traduite par un gonflement des attestations de pèlerinage.
(Figure 4 : les pèlerins à Saint Jacques de Compostelle)
L'inflation pèlerine des années saintes tient en grande partie aux pèlerinages collectifs venant surtout des diocèses de toutes les Espagnes. Un sondage sur les groupes recensés en juillet 1999 (Compostela 2000) montre le fort degré d'organisation des pèlerinages : ce sont des ensembles structurés qui participent à l'office des pèlerins, ce qui permet leur recension. Sur les 824 groupes, environ un tiers (249) se définissent par leur paroisse d'origine. Il faudrait y ajouter les autres structures d'Eglise : diocèses, archiprêtrés, doyennés… Sont également bien représentés tous les mouvements et associations de fidèles. Dans leur variété, du groupe de catéchistes aux groupes de prière charismatique, les mouvements se distinguent par leur nombre (46), loin devant les scolaires et collégiens ou les confréries et fraternités. De la même façon, les années saintes mobilisent des groupes étrangers plus nombreux : en juillet 1999, ils représentaient un dixième de l'ensemble en provenance de toute l'Europe, mais d'abord de France et d'Italie, puis du Portugal proche. Le reste du monde se trouve représenté par des cohortes très diverses où dominent les pèlerins des Etats-Unis.
Dans les mouvements vers Santiago, les étrangers sont plus représentés proportionnellement dans les voyages collectifs (avec autocar le plus souvent), que dans les démarches individuelles. Depuis une dizaine d'années, la proportion des étrangers parmi les pèlerins certifiés augmente légèrement pour atteindre 36% en 2001. Il n'y a que dans les années saintes que leur proportion décline, mais avec des effectifs croissants, du fait de l'afflux des espagnols et d'abord des galiciens en ces occasions.
La mesure à travers le diplôme est significative, mais partielle. Nombre de pèlerins ne peuvent l'obtenir faute d'attestation de passage dans une des étapes du Camino frances. Ou tout simplement ne jugent pas utile d'attendre très longuement l'attestation dans l'antichambre de la Casa del Peregrino. De plus tous les groupes de pèlerins qui utilisent d'autres moyens de locomotion (automobile ou cars) pour venir saluer et prier l'Apôtre ne peuvent prétendre à la Compostela. De cet indicateur, il ne faut donc retenir que la tendance qui se dessine et qui est confortée par les statistiques de venues en groupe ou celles des autocars dans le parking adéquat.

Enfin, la nette progression du nombre de pèlerins a contraint le déménagement du lieu d'accueil du local près de la Sainte porte de la cathédrale à la maison de doyen, plus spacieuse, au pied de la façade méridionale des Platerias.

Touristes et pèlerins

Les motivations des pèlerins certifiés sont claires : le voyage est essentiellement à but religieux pour les deux tiers d'entre eux, et religieux et culturel pour un quart. Les raisons strictement culturelles ne représentent que 8% de l'ensemble en 2001. Elles tombent évidemment à 2 ou 3% lors des années saintes. Il s'agit donc bien d'une manifestation de religiosité.
Mais les effectifs des détenteurs de la Compostela ne sont pas vraiment représentatifs de l'afflux de population chaque année dans la capitale de la Galice. S'il faut croire les statistiques de fréquentation touristique du ministère galicien du tourisme, il y aurait eu quelques six millions de touristes pour l'année sainte de 1999. La critique de ces données a été réalisée (Santos, 1999) et demeure pertinente : sur l'année les capacités hôtelières classiques ne permettraient que l'accueil de deux millions de personnes pour une nuitée dans la région de Santiago, élargie au littoral proche[vi]. Mais, il faudrait ajouter les ressources des cités universitaires, des établissements religieux et les campements temporaires. De toute façon, nous sommes loin du compte. Retenons cependant que la réussite touristique de Santiago se manifeste par la multiplication des capacités hôtelières dans la ville et sur les principaux axes d'arrivée. De même, l'aménagement du parking de l'avenue Jean XXIII s'est imposé pour permettre la noria des autobus amenant touristes et pèlerins à quelques centaines de mètres de la cathédrale, pour une messe, une rapide visite du centre historique et un repas. Pour les 1 250 000 visiteurs sortis des 25 000 autobus de 1999, les quatre heures de présence en moyenne dans la vieille ville (Santos 1999) ne nécessitent pas la recherche d'un hébergement : le retour au domicile peut désormais se faire en Castille ou au Portugal grâce au réseau routier amélioré et aux autoroutes…Toutefois, pour les visiteurs étrangers, une nuit à Saint Jacques s'impose dans un voyage associant le religieux et le culturel au circuit touristique balnéaire des Rias Baixas. C'est ce produit qui transforme la ville de l'Apôtre en centre d'excursions et d'autocaristes.
La promotion culturelle et religieuse de Santiago est devenue un axe fort de la politique de développement touristique de la Xunta. Elle prend forme, dans le contexte espagnol après les jeux olympiques de Barcelone, et se construit autour de l'année sainte (ou Xacobeo) de 1993. Le religieux se trouve ainsi mobilisé au service de l'activité touristique de la Galice, ce qui sera réitéré en 1999 et se manifeste encore en 2004. Le plan Xacobeo 93 mis en place par le gouvernement autonome utilise tous les rites du pèlerinage pour construire un produit attractif et réussit à le faire avec l'aide de l'Etat espagnol mais aussi de la Communauté européenne, qui ont été mobilisés par la rénovation du Camino frances, "premier itinéraire culturel européen" en 1989, Patrimoine de l'Humanité en 1993, tout comme la ville d'arrivée inscrite dans cette catégorie dès 1985.
Incontestablement, la récupération touristique du pèlerinage et de l'image du pèlerin est une réussite dans les statistiques de fréquentation. Il n'est pas sûr que tous les touristes ayant salué l'Apôtre repartent pèlerins, mais ce n'est pas le seul souci de la Xunta.

Loger le pèlerin

Il est nécessaire de distinguer le pèlerin certifié des autres faciles à confondre avec les adeptes d'un tourisme culturel. Pour les premiers, tout à fait logiquement, l'Eglise fait son office sans grande publicité et en fonction de ses possibilités.
Classiquement, l'accueil pour une nuit, voire deux au maximum se fait dans les institutions religieuses à travers la ville. Dès le XVe siècle, l'hôpital des Rois catholiques, devenu Parador national à l'époque franquiste, fournissait une solution d'hébergement, limitée désormais à l'offre d'un repas aux dix premiers pèlerins certifiés se présentant. Le principal hébergement est constitué par le petit séminaire qui peut recevoir chaque année environ 30 000 personnes et qui, lors des années saintes, plante des tentes pour 10 000 personnes de plus. Cette offre est complétée par la Maison diocésaine des œuvres, rue des Sciences dans le Campus Sud (6 000 personnes), l'auberge Jean XXIII des franciscains (plus de 5 000 nuitées), les collèges et couvents des divers ordres religieux ainsi que les résidences logeant à l'année les étudiants.
Ainsi, tous les établissements religieux du centre historique et de son immédiate périphérie se trouvent utilisés pour l'accueil individuel et surtout pour la réception de groupes, paroissiaux ou autres, qui peuvent réserver à l'avance. Par ailleurs, la "Cuisine économique" de Caritas, section interparroissiale de Santiago, peut aussi nourrir des groupes de pèlerins. Elle fonctionne avec la collaboration et dans un établissement des Filles de la Charité. C'est donc toute une organisation mobilisant l'Eglise compostellane, ses institutions, ses mouvements et ses bénévoles.
Traditionnellement s'ajoutent les places disponibles dans les résidences universitaires et les foyers tenus par les ordres religieux dans la ville (Franciscaines missionnaires, Concepcionistes, Dorothées, Filles de la Divina Pastora,..). L'imbrication Eglise-Université n'est pas nouvelle. Pour l'année sainte de 1965, la ville et l'Eglise avaient fait édifier un ensemble de baraquements pour héberger les pèlerins étrangers à proximité de San Francisco. Le "Burgo de las naciones" ainsi construit fut promptement mis au service de la communauté universitaire et servit jusqu'à la fin de résidence avec plus de 750 chambres. Sa destruction, pour insalubrité et pour laisser place à l'Auditorium de Galice et à de nouvelles résidences, a entraîné son remplacement en périphérie. En effet, le vaste versant d'une colline a été modelé pour la messe en plein air des JMJ de juillet 1989. Les terrassements effectués pour l'événement ont été réutilisés pour un aménagement du site sur une soixantaine d'hectares : création d'un lac artificiel, édification d'un auditorium en plein air pouvant accueillir 30 000 personnes. La modeste colline dominant la vallée du Sar a reçu surtout des équipements pour l'accueil des pèlerins et des touristes : le Centre européen des pèlerinages et de la pastorale des jeunes, œuvre diocésaine confiée à la congrégation des Croisées de Sainte Marie ; le centre d'hébergement Jean Paul II qui aligne ses constructions basses ouvertes gratuitement aux pèlerins pour 800 places, et de façon payante pour 1968 places : il est surtout destiné aux groupes de pèlerins, mais est utilisé aussi comme résidence universitaire. S'ajoutent à proximité un camping, une cité de vacances de 752 places et deux établissements hôteliers dont une résidence-hotel de luxe. L'ensemble est géré par le Patronato Monte de Gozo, associant le diocèse, la ville et l'université.
Dans ce dispositif complexe, les collaborations entre la ville, l'université, la Xunta et l'Eglise compostellane sont indispensables, permanentes et discrètes. Cependant la réussite des manifestations tient aussi aux nombreux bénévoles, étudiants ou non, qui oeuvrent avec les autorités. Leur recrutement et encadrement passe par les pères franciscains, pièce essentielle du dispositif dans leurs locaux proches de la cathédrale.
(Figure 5 : Saint Jacques de Compostelle : accueillir les pèlerins … et les touristes)

Loger le touriste

Si l'accueil du pèlerin passe par les congrégations religieuses ou les résidences universitaires, l'augmentation signalée du nombre de touristes nécessite des infrastructures hôtelières adaptées. La fonction touristique émergente de Santiago se marque par une croissance remarquable du parc hôtelier depuis une vingtaine d'années.
L'évolution du parc peut être suivie à travers les établissements de tourisme (hôtels, hôtels-résidences, hostales) de qualité, de deux étoiles au moins. Leur nombre est passé de 22 en 1982 à 41 en 2002, ce qui correspond en fait à un doublement, puisque 22 établissements ont été créés et trois anciens ont été fermés, essentiellement dans la partie historique de la ville. Cette progression ne tient pas compte de la quinzaine d'hôtels et pensions classés une étoile ou non classés en 1982, catégories en forte diminution.
La conversion au tourisme se manifeste dans le changement de nature du parc. Avant 1980, l'offre d'hébergement repose sur des pensions, fondas, hôtels résidence de faibles capacités, souvent occupés par des enseignants de l'université ou des étudiants, aux cotés des hôtels de tourisme et du Parador de l'Hôpital des Rois Catholiques. Les localisations à proximité des facultés se limitaient à une dissémination à la fois dans le centre historique et dans l'Ensanche dont l'édification se terminait. Un seul établissement venait de se construire aux limites méridionales du tissu urbain. Dans l'offre actuelle, sont venus s'ajouter aux trois de 1982, treize autres établissements de trois étoiles et plus, de forte capacité. Certains appartiennent à des chaînes espagnoles (Hesperia ou Melia) d'autres à des compagnies internationales (Mercure). Aux formes classiques de l'hôtellerie internationale, des compléments surgissent avec des offres innovantes comme le logement dans des cellules monacales (mises aux normes) du couvent de San Francisco, désormais partagé entre les pères franciscains et un hôtel en partie financé par le gouvernement de Galice. D'autres nouveautés apparaissent avec des pavillons-logements de vacances loués à la semaine au Monte de Gozo.
L'enrichissement du parc se réalise essentiellement en périphérie de la ville sur les voies rapides de la rocade ou de l'autoroute de l'Atlantique, ou sur la route de l'aéroport. Toutefois quelques petites opérations sont également effectuées aux limites du centre historique. Les références au pèlerinage (Puerta del Camino) et à l'Apôtre ne manquent pas. Mais la relation à des activités non religieuses est évidente : ici en proximité du nouveau palais des congrès, là en accès facile avec le Parlement de Galice ou les administrations de la région autonome.
Globalement, à travers les nouvelles clientèles, l'organisation de colloques et séminaires à longueur d'année, les nouveaux établissements tirent la gamme hôtelière vers le haut, vers des publics éloignés de la frugalité des pèlerins. Ne restent que les deux campings pour un accueil diversifié.

Ainsi, depuis une quinzaine d'années, la nette reprise des déplacements à motifs religieux a été utilisée pour la mise en place d'un développement touristique de la Galice et de sa capitale. Dans la promotion de Santiago, la mobilisation autour du pèlerinage et des années saintes est menée par le gouvernement autonome, la ville, l'Etat espagnol et bien évidemment l'archevêché.

Conclusion

La fonction religieuse est fondamentale à Santiago : elle est à l'origine de la cité, assure son développement et ses activités jusqu'au milieu du XXe siècle. Directement par ses

institutions et manifestations, conséquemment avec l'implantation précoce et l'essor tardif de la fonction universitaire. Entre les vallées du Sar et du Sarela, l'Eglise a déployé ses édifices baroques autour de la basilique romane dans les limites des murailles et des faubourgs historiques. C'est ce cadre monumental et l'importance religieuse du lieu qui permettent le classement au Patrimoine de l'Humanité.
Le dynamisme retrouvé à la fin du siècle dernier découle des choix du jeune gouvernement de Galice : élection d'une capitale dans un cadre prestigieux, investissement dans le développement touristique sur une base culturelle et monumentale où le religieux est exalté et sert de prétexte à la promotion.
La vocation œcuménique de la religion prend forme avec la mobilisation de toutes les autorités à toutes les échelles. Elle se réalise pour l'Offrande à l'Apôtre le 25 juillet, et chaque jour dans les processus de valorisation et réutilisation du patrimoine religieux de la capitale de la Galice.

Références :

Aldrey Vasquez J.A., 1999, *Analise da poboacion na area urbana de Santiago de Compostela*. Consorcio de Santiago. Santiago . 326 p.
Bertrand J.-R., 1999, Géographie des pèlerinages. In Bertrand J.-R. et Muller C. : *Religions et Territoires*. L'Harmattan, Paris, p.39-64.
Dalisson C., 1998, Saint-Jacques de Compostelle : fonctions et espaces urbains. In GEASO-CERVIN : *Campagnes françaises et ibériques de l'Atlantique*. Bordeaux. p. 179-189.
Consorcio de Santiago, page web de la Concelleria de Conservacion e Rehabilitacion do Casco Historico : www.santiagodecompostela.org/concello/historico/index.html.
Compostela 2000, Memoria del Aňo Santo 1999. Revista de la Archicofradia Universal del Apostol Santiago, n° 20.
Formigo Couceiro J. , 1997, *El casco historico de Santiago de Compostela. Un estudio de geografia humana*. Memoria de Licenciatura. Santiago.
Gotlieb C., 1998, Nouveaux chemins pour Saint-Jacques de Compostelle. *Diagonal*, n°131, p.57-60.
Guia de la Archidiocesis Compostelana, 1992 et 1998. Santiago.
Lois Gonzalez R.C., 1994, *A universidade (1960-1992*). Xerais, Vigo, 246 p.
Lois Gonzalez R.C. et Rodriguez Gonzalez R., 1992, La estrategia de promocion urbana de Santiago de Compostela. In *El planeamiento urbano y estrategico*. Universidad de Léon.p. 145-159.
Lois Gonzalez R.C., 1999, Revitalizacion economica y desarollo urbano reciente en Santiago de Compostela. In Campesino A. (ed.) : *Comercio, turismo y cambios fonctionales en las ciudades espanolas Patrimonio de la Humanidad*. Caceres. p. 161-197.
Lois Gonzalez R.C. et Somoza Medina J., 2003, Cultural tourism and urban management in northwestern Spain : the pilgrimage to Santiago de Compostela. *Tourism Geographies*, n°5, p.446-460.
Madoz P. 1847, *Diccionario Geografico-Estadistico-Historico de Espaňa y sus posesiones de Ultramar*. Tome IV, article Santiago.
Mercator P. 1997, *La fin des paroisses ?* Desclée de Brouwer. Paris, 190 p.
Otero Pedrayo R., 1951, *Las ciudades gallegas*. Ed. Galicia, Buenos Aires.
Rivas M. 1979, *Galicia, el bonsaï atlantico*. Madrid.

Santos Solla X.M., 1999, Mitos y realidades del Xacobeo. *Boletin de la Asociacion de Geografos Españoles*.n°28, p. 103-117.

Notes

[i] Quartier régulier, comme dans de nombreuses villes espagnoles, planifié au Sud de la vieille ville.

[ii] Les ordonnances de police urbaine de 1780 limitent la hauteur des constructions, imposent des façades de pierre et le traitement des étages en galeries, pour la vue, mais aussi pour la circulation de l'air et de la lumière dans les rues étroites.

[iii] Officiellement, elle est prévue depuis le plan stratégique de 1989, mais trouve son expression dans le Plan Général d'Aménagement et le Plan Spécial pour la ville historique (PECH) de 1992 avec application réelle après 1997. En pratique, l'étroitesse des rues du cœur historique a très tôt limité la circulation et le cœur est piétonnier dès la fin des années 1980. Désormais seuls deux axes peuvent être utilisés pour la circulation : l'accès au Parador des Rois Catholiques, et au Pazo Rajoy pour les véhicules officiels, au Nord et la rue entre le marché de Abastos, l'Université et la place de Mazarelos à l'Est.

[iv] Organe exécutif du gouvernement autonome de Galice.

[v] Palais, manoir … maison de caractère en Galice.

[vi] La question de la production des statistiques de tourisme en Espagne, et en Galice en particulier, ne permet pas de vue bien précise. En 1999, on dénombre pour les quatre provinces 6, 4 millions de nuitées sur toute l'année, soit environ 500 000 de plus que dans les années encadrantes. En 2004, on atteint 7,8 millions de nuitées, soit 1,8 million de plus que les années précédentes. L'effet des années saintes est indubitable, mais pas vraiment mesurable. De plus, il ne s'agit que des nuitées dans l'hôtellerie de tourisme. Il faudrait compléter avec la fréquentation des campings. Mais ces derniers sont plus répartis sur le littoral que dans la région de Saint Jacques …..